

CHRONIQUE.

LE VIEIL ARZEU OU SAINT-LEU (*Portus Magnus*) (1). — Notre collègue M. Cherbonneau nous communique la lettre suivante ainsi qu'une note qui l'accompagne :

Monsieur, j'ai reçu en son temps, votre obligeante lettre du 30 mars dernier, et je vais essayer d'y répondre, malgré quelques difficultés ; car Mostaganem ne possède pas de bibliothèque publique ; mais je veux, tout d'abord, vous assurer que la notice qui a fait l'objet de mon premier message, n'est qu'un document destiné à servir à la rédaction d'un article à votre manière.

Si nous voulons découvrir quelques documents géographiques sur Arsenaria, il faut que nous descendions jusqu'à Ptolémée et Plin. Ces doctes écrivains pouvant seuls nous éclairer et nous dire d'une manière assez exacte ce qu'était, avant l'âge chrétien, le vieil Arzew (Arsenaria).

Le premier de ces géographes nomme Arzew Théon-Limen (le port des Dieux) chez les latins *Portus-Deorum*. Plin, au contraire, donne à Arzew la dénomination de *Portus-Magnus* et à Mers-el-Kebir celle de *Portus Deorum*.

Ptolémée connaissait dans les Mauritanies, au bord de la mer, non loin de la rivière Malucha (Mocla) (gué) qui servait de point limitrophe à la Mauritanie de Bocchus et aux Messesyliens et du port d'Arzew (Théon-Limen), une ville importante du nom de Kouïza (Quiza) dont la position topographique s'applique à Arsenaria où les Romains établirent ce municpe qui devint l'un des plus florissants de la Mauritanie Césarienne et qui jouit de privilèges tout spéciaux, parce qu'il fut le séjour de quelques grands propriétaires des campagnes du Latium.

(1) Nous plaçons ici le vrai nom ancien de la cité romaine dont les ruines se voient au vieil Arzeu, ruines auxquelles l'auteur donne à tort le nom d'Arsenaria. — Voir pour les Ruines du vieil Arzeu la Notice insérée dans le 2^e volume de cette *Revue* (1858), par M. Berbrugger, p. 177, 257 et 365. — *N. de la R.*

Quant à Pline, il me suffira de vous rapporter le passage suivant où il parle du vieil Arzew :

« Siga oppidum ex adverso Malachae in Hispania sitæ, Syphacis regia, alterius jam Mauritaniae. Namque diu regum nomina obtinere : ut Bogudiana appellaretur extima ; itemque Bocchi, quae nunc Caesariensis. Ab eo, Portus Magnus, a spatio appellatus, civium romanorum oppidum. Amnis Malucha Bocchi Massaesyliorumque finis. Quiza Xenitana peregrinorum oppidum ; Arsennaria latinorum, tribus millibus passuum à mari : Cartenna, colonia Augusti, legio secunda. »

L'expression vieil Arzew, a été employée par les Européens pour désigner la ville antique, tant qu'un centre de population ne s'est pas formé sur ce point. Maintenant, on dit généralement Saint-Leu, nom du village français qui touche aux ruines du côté de l'ouest.

Botioua est le nom du peuple kabile qui habite les ruines d'Arzew. Cette tribu fut établie sur ce point sous l'administration du bey d'Oran Mohammed el-Kebir à la suite d'un échange avec les Bordjia, échange où les salines d'Arzew jouent un grand rôle.

Une fraction des Hamian, demi nomades, occupe également un emplacement sur les ruines. Elle habite une grande partie de l'année sous des maisons grossières formées des débris des anciennes constructions dont les terrassements, les voûtes et les chapiteaux sont utilisés pêle-mêle avec des buissons et des figuiers de Barbarie.

Dans ces cases, dont la construction remonte à une époque reculée, entrent des matériaux de toute espèce : corniches, fûts de colonnes et pierres sculptées ou couvertes d'inscriptions.

La partie supérieure et moyenne du coteau est couverte de citernes, de forme cubique, en général solidement maçonnées en brique et ciment romain.

La partie inférieure du coteau est soutenue par des terrasses considérables encore debout. Vers le centre, on trouve une excavation dont l'entrée a été modifiée par trois arches élevées en maçonnerie ; vis-à-vis sont les vestiges d'une construction analogue. Sur la droite et un peu en avant, subsistent encore cinq

pans de muraille dont la partie supérieure était reliée par des voûtes. Une de ces voûtes avait pour clé une pierre dont le dessin obscène (un phallus sous un niveau) ne peut laisser aucun doute sur la destination de l'édifice (1). Au pied du coteau et encore plus à droite, des assises solides qui servaient de base à un monument considérable; selon toute probabilité, un bain, condition de première nécessité chez les Romains.

En dessous des ruines, du côté opposé à la route d'Oran à Mostaganem, se trouve la ruine de la maison romaine dont parle M. Piesse; celle découverte en 1862 par le service des bâtiments civils est située sur le plateau à 150 mètres sud-est de la première et à peu près à la même distance est du village arabe.

Voilà pour le passé et le présent. Quant aux probabilités fondées sur cette contrée, elles me paraissent toutes favorables et il vous suffira de vous transporter par la pensée au pied du Djebel-Kahar (montagne des lions), au milieu de ces ruines imposantes, d'étendre vos regards sur cette vaste et riche plaine de plusieurs milles de long qui est derrière pour apprécier la richesse de ce pays, juger de son avenir, si, comme on le dit, des améliorations sont apportées au port d'Arzew, et reconnaître que les Romains, colonisateurs aussi bien que conquérants, avaient été forcés de fixer le centre de leur colonie à dix kilomètres du point de débarquement à cause du manque d'eau potable qu'Arzew a aujourd'hui en quantité, grâce à l'active et intelligente administration de M. le général Deligny, commandant de la Province.

Ces quelques renseignements que j'ai le plaisir de vous adresser sont sans doute bien incomplets et ne pourront vous suffire, mais en consultant la *Revue africaine*, journal des travaux consciencieux et profonds de la société historique algérienne; le *Voyage de Shaw*, traduction de J. Mac-Carthy; la *Domination turque* par Walsin Esterhazy; — la traduction de quelques som-

(1) Tout phallus sculpté sur une construction n'est pas nécessairement l'enseigne d'un lupanar; ainsi, par exemple, nous en avons vu un avec le niveau sur une clef de voûte de l'aqueduc romain de Toudja, près de Bougie. Le phallus a souvent pour objet de neutraliser les effets du mauvais œil. — N. de la R.

maires de Morcelli par Mgr Dupuch; un manuscrit inédit du général du génie Tripiet, manuscrit qui a servi à l'élucidation de beaucoup de points restés jusqu'alors très-obscur, et enfin la *Topographia de Argel* du bénédictin Diego de Haedo, reproduite par M. Berbrugger, vous réunirez aisément les matériaux nécessaires pour achever l'édifice.

Vous trouverez surtout dans le voyage de Shaw d'excellentes choses, mais défiez-vous quelque peu de ce docte insulaire, car il a pris pour de grands précipices des escarpements rocheux peu élevés qui soutiennent le plateau des ruines au Nord.

Je crois, d'après des indications sérieuses, que c'est à l'ensemble du littoral depuis la Macta jusqu'à la pointe d'Arzew et dans un rayonnement de dix kilomètres du port d'Arzew que s'appliquait la dénomination de Portus-Magnus (1).

A dix kilomètres est d'Arzew, près du village de Saint-Leu se trouvent les ruines d'une ville romaine connue sous le nom d'Arsenaria du Portus Deorum.

Sur l'emplacement même d'un village arabe appelé Botioua, au milieu de broussailles inextricables et de figuiers de Barbarie, apparaissent des débris sans nombre de constructions antiques dont les matériaux ont servi à la construction des cases indigènes.

Un nombre assez considérable de citernes voutées, construites en briques et ciment sont parfaitement conservées. Comme aujourd'hui, sans doute, ce pays devait manquer d'eau potable. Des traces de nombreux aqueducs indiquent d'une manière précise que ces réservoirs étaient destinés à recevoir les eaux pluviales.

Ces nombreux vestiges de la domination romaine ne peuvent laisser aucun doute sur l'existence d'une cité florissante.

La situation sur un plateau élevé est des plus pittoresques. Elle offre un point de vue magnifique. A ses pieds, se déroule la magnifique rade d'Arzew; à l'est, on voit la vallée de la Macta; à l'ouest, s'élève le pic majestueux de la montagne des Lions; au

(1) L'auteur, qui vient de citer la *Revue Africaine*, aurait pu rappeler ici la notice insérée dans le 2^e volume de ce recueil (1857-1858), pp. 177, 257 et 365, — notamment les pages 265, 266, où M. Berbrugger discute et affirme, avec preuves à l'appui, la synonymie des ruines du vieil Arzew et de *Portus Magnus*. — N. de la Rédaction.

sud, paraissent les plaines monotones de Mefessour et de Saint-Cloud bornées à l'horizon par la montagne du Taffarani.

Deux maisons remarquables ont été mises au jour. L'une, en 1851, a été découverte par M. Renucci, capitaine du génie, en faisant des fouilles pour recherches d'eau. Cette maison située au pied de la colline a une superficie de six cents mètres.

Elle se compose d'une cour carrée avec galeries à colonnes desservant douze petites pièces toutes pavées de mosaïques assez bien conservées, représentant des arabesques variées et riches de couleur.

Dans cette maison, ont été déposés tous les débris qui pouvaient présenter quelque intérêt à l'histoire. Ce sont des fragments de colonnes, des corniches, des moulures et des pierres tumulaires avec inscriptions.

En 1862, quelques fouilles ont été faites par le service des bâtiments civils qui a eu la chance de rencontrer une nouvelle maison beaucoup plus importante que la première. La disposition de son plan rappelle exactement les maisons de Pompéi décrites par Mazois.

On y remarque la cour entourée d'une galerie ornée de vingt colonnes corinthiennes; sur trois faces entre les deux colonnes du milieu se trouvent trois bassins demi-circulaires. La galerie est flanquée de chambres de diverses grandeurs dont quelques-unes sont pavées en mosaïques. Cette partie du bâtiment devait former l'atrium des anciens.

On pénètre dans cette cour par un vestibule de 7,00 sur 6,00 que les Romains nommaient le Prothyrum. L'entrée est située à l'est dans l'axe de la cour. Au fond de l'atrium en face de la porte principale un corridor pavé en mosaïques de 10,00 sur 4,00 placé entre deux cours où l'on remarque également deux petits bassins demi-circulaires, conduit à une longue galerie de 30,00 sur 4,10 formant antichambre à la pièce principale destinée aux réceptions, qui était désignée par le nom de Tablinium. — Les mosaïques composées d'arabesques et de fleurons sont riches de couleur et d'une finesse d'exécution très-remarquable. Le luxe de cette galerie semble préparer au tableau splendide que présente la décoration du salon.

Le tablinium a accès dans la galerie par trois ouvertures dont une porte principale qui est indiquée par un seuil en mosaïques représentant des faunes et des chèvres. A droite et à gauche de cette entrée, deux petites portes sont accusées par des seuils en pierre dure et des tronçons de murs.

La mosaïque du salon est divisée par des filets en marbre noir en sept parties d'inégale grandeur représentant des sujets mythologiques.

Dans la partie supérieure, Hercule terrasse un minotaure ; à gauche un groupe de trois femmes et à droite Neptune appuyé sur une urne ; deux nymphes sont à ses côtés.

Le second panneau représente des groupes de syrènes et de monstres marins. On retrouve encore Hercule tuant un serpent et dans un autre coin ce même Dieu reparaît avec une femme sur les épaules, sans doute Alceste qu'il ravit des enfers.

Dans la troisième partie figure Apollon assistant au supplice du présomptueux Marsyas.

Enfin, une frise avec monstres montés par des femmes ailées et séparées par des figures terminées en volutes et plumes d'oiseaux encadrent le dernier tableau où figurent des pythonisses en face d'un trépied où brûlent des parfums.

Cette splendide peinture est entourée d'une triple frise non moins belle. Dans la première, on remarque neuf médaillons placés à égales distances ; entre ces médaillons, des faunes et des génies dans des attitudes différentes. La seconde plus large est composée de fleurons d'oiseau d'un dessin très-riche et d'une coloration des plus brillantes. Enfin la dernière frise qui encadre le tout est simple tant par le dessin que par la sobriété de la couleur.

La superficie de ce salon est de cent mètres. Les proportions et la richesse de ces décorations dénotent la résidence sinon du proconsul (1) au moins d'un personnage opulent.

Trois grandes citernes faisant partie des dépendances de la maison et les nombreux conduits qui ont été découverts démontrent qu'au luxe les Romains joignaient le confortable et que la

(1) La résidence principale du Proconsul était Carthage ; s'il en a eu quelques autres accidentellement, ce n'a jamais été dans cette partie reculée de la Mauritanie césarienne. — *N. de la R.*

question des eaux n'était pas la moindre de leurs préoccupations.

Bien des fouilles restent à faire pour compléter cette découverte et il est à croire qu'elles amèneraient les résultats les plus intéressants. C'est un riche champ à exploiter par les archéologues.

H. DE ROCHEMONTEIX.

Mostaganem, le 8 avril 1866.

Remarque de la Rédaction. — Le temps nous manque pour discuter comme elles le méritent les intéressantes communications qu'on vient de lire. Mais nous ne pouvons laisser échapper l'occasion de relever ici une nouvelle erreur du traducteur *anonyme* de Shaw en 1743. Nous y sommes obligé en conscience, car le reproche injuste que M. de Rochemonteix adresse à ce savant à propos des prétendus précipices d'Arzeu, nous le lui avons adressé nous-même en ces termes, au mois de février 1858 (*Rev. Afr.* t. 2, p. 181), à une époque où nous ne possédions pas encore le texte anglais de son ouvrage :

« J'ai vainement cherché à Botioua (le vieil Arzeu ou St-Leu)
« les *grands précipices* que Shaw y a vus du côté de la mer. On
« pourrait pardonner cette exagération à un poète décrivant les
« *escarpements rocheux* peu élevés qui soutiennent le plateau des
« ruines au nord ; mais le docte insulaire qui écrivait en prose,
« aurait dû se montrer moins hyperbolique. »

Le fait est que Shaw n'a pas dit ce que son traducteur lui fait dire

En réalité, il parle de... « some precipices, which in that direction (the north) must have been always a natural safeguard. »

Ce que son traducteur de 1743 rend ainsi : « du côté de la mer
« il y a de *grands* précipices qui sont une fortification naturelle
« pour la ville. »

On voit qu'il prend d'abord la licence extrême d'ajouter de son crû l'adjectif *grands*, qui renforce encore l'idée que nous nous faisons du mot *précipice*, idée qui, on le verra tout-à-l'heure, n'est pas la même en anglais, de sorte que chez nos voisins de la Grande-Bretagne, le mot identique quant à la forme à celui que nous employons, n'a pourtant pas toujours le même sens au fond.

Ainsi, en français, d'après l'Académie, un *précipice* est un

abîme, un lieu très-profond où l'on ne peut tomber sans péril de sa vie.

Tandis qu'en anglais, *precipice* est défini par le dictionnaire de Johnson :

« A hedlong steep; a fall perpendicular without gradual declivity. »

Et quant au mot *steep*, donné comme équivalent, le même auteur dit que c'est un « ascent or descent approaching to perpendicularity », montée ou descente approchant de la perpendicularité.

D'où il résulte que le mot anglais *precipice* peut signifier tout simplement, à l'occasion, ce que nous appelons un *escarpement*. Or, ce sens, le docteur Shaw a eu raison de l'employer, et son traducteur a eu le double tort de ne pas saisir cette nuance particulière et d'introduire dans sa version un mot qui n'est pas dans le texte et qui ajoutait encore à la force du contre-sens.

Mais ces mots identiques ou presque identiques de forme, dans deux langues différentes, sont l'écueil des traducteurs inattentifs, qui les croient facilement semblables de signification, parce qu'ils s'écrivent de la même manière ou à peu près.

Et cependant que d'exemples du contraire, à commencer par le mot anglais *inhabited*, que l'on serait tenté de traduire tout d'abord par notre participe *inhabité*, et qui a précisément une signification diamétralement opposée, puisqu'il veut dire *habité*.

Mais ne nous laissons pas entraîner plus loin par le désir de convaincre nos lecteurs d'une vérité même très-importante, et qui est que les traductions — surtout celles des derniers siècles — sont d'une incroyable infidélité, et qu'il faut toujours recourir aux originaux si l'on tient à faire des argumentations solides.

Notez que dans les temps anciens, l'escarpement nord du plateau de Botioua a dû être plus prononcé qu'aujourd'hui. L'amoncellement, au pied de cet escarpement, des terres entraînées d'en haut par les pluies, en ayant diminué la perpendicularité.

A. BERBRÜGGER.

TIPASA. — M. Trémeau nous écrit de Tipasa, à la date du 27 février :

Comme membre correspondant de votre société, je crois devoir

vous faire part d'une nouvelle découverte qui vient d'être faite à Tipasa.

M. Gentilhomme en opérant quelques fouilles pour relever le plan de l'église byzantine a découvert ce matin, au niveau du dallage, un fragment de mosaïque sur lequel j'ai lu à la hâte l'inscription suivante :

.....
UR..
NOSSEL..
IREDDAS...
MANOS.....
 ...NATVM....
 ..NARECEPITPI..
 ..VITAFRATRESNECN..
 ..ICTOSSPERAMIFA..
 ..)SGMITATAPAREN..
 ...VN'TIIIK SERPV..
 ...APOSITVS EST
 ...TIVSN

Elle semble comme vous le voyez, tronquée de tous les côtés, et je ne la crois pas à sa place primitive. Si la copie que je vous envoie vous semble mériter une étude sérieuse, venez nous voir.

Agréez, etc.

J. B. TRÉMEAU.

Note de la Rédaction. — L'intéressante communication de M. Trémeau nous parvient au moment où ce numéro est presque achevé d'imprimer et le temps nous manque pour en faire une étude sérieuse. Nous remettons d'ailleurs cet examen d'autant plus volontiers que nous espérons avoir avant peu l'occasion d'aller étudier sur place le monument épigraphique en question.

Il nous paraît très-probable qu'il appartient à l'église même où on l'a trouvé et s'il n'était pas à sa place primitive il ne devait pas en être bien loin. Nous croyons par conséquent que c'est un document chrétien. Si M. Gentilhomme, tout en exécutant sa mission spéciale, voulait bien déblayer un peu le sol de la ba-

silique où il opère, il est probable qu'il retrouvera des fragments, peut-être même des épigraphes entières, comme on en a déjà rencontré dans ce monument, depuis le fragment de couvercle de sarcophage en mosaïque où on lit

.....LANEN.....

.....IESC.....

Ce fragment, donné en 1855 à notre musée (n° 180) par M. Demonchy, concessionnaire de Tipasa, avait été trouvé dans l'abside de la basilique.

DÉCOUVERTE DE NÉCROPOLES. — Un officier d'état-major de l'armée d'Algérie [M. le capitaine de Vignerat], a trouvé deux grandes nécropoles souterraines, postérieures, selon toute probabilité à l'époque où les Romains s'établirent en Numidie.

Les tombeaux appartiennent aux indigènes de la contrée. Leur architecture ne manque ni d'élégance ni de grandeur; comme dans les lieux de sépulture des Romains (*columbaria*), on y voit des urnes funéraires placées dans des niches (*loculi*). Au pied des urnes, on a remarqué l'ouverture d'un trou circulaire, scellée soigneusement d'une pierre. La pierre enlevée, on a trouvé dans la cavité qu'elle recouvrait un crâne; plusieurs de ces cavités n'avaient jamais été couvertes [ouvertes ?] et depuis près de vingt siècles les dépouilles y reposaient à l'abri de tous les regards. Ceci tend à prouver que chez les Numides ce fut une très-ancienne coutume de décapiter les morts et d'inhumer la tête séparée du tronc, tandis que l'on brûlait le reste du corps (*Journal officiel de l'Empire*, n° du 22 février 1869).

Erratum. — L'inscription AVSTINA donnée dans notre dernier numéro p. 481, a été trouvée à quinze mètres de l'épigraphie IVLIA, etc.; et non à quinze cents mètres, comme il a été imprimé par erreur.

BREVIARIO ZUNNI, OU BREVIAIRE DE LA SONNA. — M. l'interprète militaire Ballesteros possède, sous le titre qu'on vient de lire, un très-curieux manuscrit espagnol de la fin du 15^e siècle (1462) et en grande partie de l'écriture de cette époque. Cet ouvrage est la traduction en langue castillane des prescriptions du Coran et de la Sonna ou tradition, par *Don Iza de Chabir* — lisez: Aïssa

ben Djaber, — mufti et faquih ou jurisconsulte de la mosquée des musulmans de la ville de Ségovie. C'est, en un mot, une espèce de catéchisme.

Dans l'introduction, qui se compose d'une quinzaine de lignes en arabe, il est dit que l'auteur, le cheikh, jurisconsulte, savant des savants, vivificateur de la religion, mufti des musulmans, Sidi Aïssa ben Djaber, l'andalou, le Ségovien, a écrit ce compendium en espagnol à l'usage des *musulmans andalous qui ne comprennent plus l'arabe!*

Dans le prologue, Aïssa ben Djaber, qui prend le titre de mufti de la mosquée de Ségovie, expose ainsi les motifs qui lui ont fait entreprendre la compilation et la rédaction en idiome castillan des prescriptions essentielles du Coran ou loi écrite et de la Sonna, ou loi traditionnelle.

Pour donner une idée du style espagnol de cet écrivain musulman, nous allons mettre en regard le texte original de ce passage et la traduction, en reproduisant scrupuleusement son orthographe qui est d'ailleurs celle de l'époque :

Compendiósas cáusas memo-
uiéron á interpretár la diuinal
grácia del santo Alcorán de len-
gua arabiga en castellana.

Y fué sóbre que algunos Car-
denáles me dixéron que lo te-
niamos escondido cómo cosa no
osáda parecér...

Y cómo los Muzlimes de
España con gran sugesion y
grándes tribútos y múchas fati-
gas y trabajos han descaecido
de sus riquézas y se han per-
dido las escuélas del arábigo ; y
sóbre su carecimiento, muchos
amigos mios trauáron de mi, y
especialmente los repartidores,
con gran ueheméncia me rogá-

Dés raisons sommaires m'ont
excité à traduire la grâce divine
du saint Coran de langue arabe
en espagnol.

Ce fut parce que quelques
cardinaux me dirent que nous
le tenions caché comme chose
qu'on n'ose point produire...

Et comme les musulmans d'Es-
pagne, par suite de la grande
sujétion où ils vivent, des
grands tributs et des nombreu-
ses fatigues et travaux qui
pèsent sur eux, ont déchu de
leur opulence et que les écoles
d'arabe ont disparu, mes amis
— spécialement les répartiteurs
(d'impôts) — m'exhortèrent et

ron que en románcie quisiésse m'ont instamment supplié, pour
 recopilár tan señaláda lectúra combler cette lacune, de com-
 de lo que tódo muzlim ha de piler et de mettre en langue vul-
 saber y usár, sobre lo quál... gaire un texte aussi célèbre de
 comencé á dirigir á los venidé- tout ce qu'un musulman doit
 ros y sucessóres esta recopila- savoir et pratiquer. En consé-
 cion, etc. etc. quence, j'ai commencé á adresser
 aux générations futures et á nos
 sucesseurs cette compilation,
 etc. etc.

Il résulte de ce qui précède qu'à la fin du 15^e siècle, et avant même la prise de Grenade, un assez grand nombre de musulmans andalous avaient perdu l'usage de la langue arabe pour qu'un mufti ait jugé nécessaire de leur traduire la loi en espagnol. Ce fait provoque certaines réflexions, notamment celle-ci : Les musulmans n'étaient donc pas aussi réfractaires au progrès qu'on l'a prétendu, puisque beaucoup d'entre eux avaient adopté dès le 15^e siècle la langue des chrétiens, concession la plus grande, la plus importante que le vaincu puisse faire au vainqueur, puisque celle-là mène à toutes les autres !

Dans le prochain numéro, nous donnerons une notice assez étendue sur l'intéressant manuscrit que nous venons de faire connaître sommairement et dont son propriétaire, M. Ballesteros, a bien voulu nous autoriser à publier quelques extraits.

EXPLICACION DE LA DOCTRINA CRISTIANA. — Voici la contre partie de l'ouvrage précédent : c'était tout à l'heure un mufti forcé de parler espagnol à ses coreligionnaires qui ne comprennent plus l'arabe ; maintenant ce sera un prêtre chrétien qui s'efforce de parler arabe à des musulmans nouveaux convertis qui ne comprennent pas encore l'espagnol.

C'est le manuscrit *autographe* sous les yeux que nous rédigeons cette deuxième notice.

Sur la première page de garde du manuscrit de cette « Explication de la doctrine chrétienne, » on lit en espagnol :

« Libro de lengua arabiga que ha todo haziendo el Beneficiado de la Yglesia del señor Santiago de la ciudad de Guadix, Explicacion de la doctrina christiana.

Puis arrive cette page écrite et signée par l'auteur :

« I H S

« Por mandado del muy Yllustre y Reverendissimo señor Don Martin de Ayala, obispo de Guadix, yo Bartolome Dorador, Clerigo beneficiado de la Yglesia de señor Santiago de Guadix, traduxe este libro de romance que està aqui cosido en lengua arabiga para que los nuevos christianos fuesen enseñados en nuestra santa fe catolica, la qual algarabia y tradupcion es esta que alfin de este libro està escripta. « BARTOLOME DORADOR. »

Ce qui signifie :

« Livre en langue arabe fait entièrement par le bénéficié de l'église du seigneur saint Jacques de la ville de Cadix, lequel livre est une explication de la doctrine chrétienne.

« I H S (Jésus hominum salvator).

« Par ordre du très illustre et Révérendissime seigneur Don Martin de Ayala, évêque de Cadix, moi Bartolome Dorador, ecclésiastique bénéficié de l'église du seigneur saint Jacques de Cadix, ai traduit ce livre, ici cousu, de langue espagnole en arabe pour l'enseignement des nouveaux chrétiens dans notre sainte foi catholique; lequel texte arabe ou traduction est celui qui est écrit à la fin de ce volume. « BARTOLOME DORADOR. »

En tête de la partie arabe, est un préambule qui a défié toute la science de nos plus forts orientalistes. Tout ce qu'on peut y comprendre c'est qu'il reproduit dans son sens général ce que nous venons de donner en espagnol.

Dès le début, il demeure évident que Bartolome Dorador ne connaît l'arabe que d'une façon très imparfaite et le reste de son œuvre achève de mettre cette vérité en pleine évidence. En outre il l'écrit fort mal, graphiquement parlant, ce qui ajoute à la difficulté de le comprendre. Si les nouveaux convertis n'avaient pas d'autres moyens de s'instruire dans notre religion, il n'y a pas lieu de s'étonner s'ils y faisaient si peu de progrès.

D'après l'écriture, ce manuscrit doit être de la fin du 16^e siècle ou du commencement du 17^e; sa rédaction se rattache sans doute aux tentatives de propagande faites un peu avant d'en venir à l'expulsion générale des maures d'Espagne qui eut lieu en 1610.